

1963-1993 : trente ans de vie universitaire algéroise : témoignage d'une enseignante de français

par Christiane Chaulet Achour¹

Je me suis inscrite en propédeutique à la Faculté des Lettres d'Alger en octobre 1963. Nous étions plus d'une centaine d'étudiants réunissant les trois grandes disciplines, aux côtés des langues étrangères, de la propédeutique d'alors, la littérature, la philosophie et l'Histoire. Mon projet était alors de me spécialiser en philosophie car les cours dispensés par Monique Garniron², l'année 1962-1963 au lycée Delacroix, m'avait enthousiasmée. Heureusement pour mon devenir³, d'autres enseignants prirent le relais de cet enthousiasme en me fixant dans ce qu'on nommait alors « le français littéraire » et en m'incitant à poursuivre en Licence de Lettres françaises. Nous étions alors une quarantaine d'étudiants, sans doute un tiers d'étudiants algériens⁴ et deux tiers d'étudiants français s'inscrivant ou poursuivant des études supérieures alors qu'ils enseignaient déjà. Je retrouvais donc en licence mes enseignants de propédeutique : Jean-Pierre Vivet et Jacqueline Lévi-Valensi, auxquels se sont joints Michel Didier, Jean Biou, Eric Walter, Jamel-Eddine Bencheikh pour ne citer que ceux qui m'ont le plus marquée. En donnant ces noms, j'inscris la richesse et la variété de notre encadrement alors, témoin de l'engagement de ces universitaires pour l'Algérie indépendante dont ils accompagnaient les premiers pas. Pieds rouges, verts, jaunes ou violets... je ne sais ! Sauf Bencheikh, aucun n'était « Algérien »⁵ mais tous étaient passionnément impliqués dans notre formation comme ils l'avaient été dans l'indépendance du pays tant espérée. Il y avait parmi eux deux insoumis qui avaient une aura particulière puisqu'ils avaient refusé de porter les armes contre les Algériens résistants, l'épouse d'un médecin pneumo-phthisiologue d'une ancienne famille juive d'Algérie installée depuis plus de quatre siècles, des Français anti-colonialistes et un Algérien venu s'installer au pays après 1962 et de l'enseignement duquel nous avons bénéficié en littérature comparée car il avait été *persona non grata* au département d'Arabe. Très différents les uns des autres, ils dispensaient un enseignement de qualité et exigeant, ne tolérant aucune médiocrité quant aux résultats qu'ils attendaient de leurs étudiants.

¹ Pour plus d'informations cf. mon site : <http://www.christianeachour.net>

² Cf. Elle publiera de nombreux articles sur l'Algérie sous le nom de Monique Gadant-Benzine et, en particulier, en 1995, à L'Harmattan (Paris), *Parcours d'une intellectuelle en Algérie*.

³ Heureusement car la philosophie fut une des premières matières arabisées et je me serais retrouvée avec une licence dont je n'aurais rien pu faire n'étant pas arabisée.

⁴ La plupart sous contrat avec l'Ecole Normale Supérieure, nouvellement créée puisqu'elle n'avait pas existé sous la colonisation. C'était mon cas.

⁵ K-M. Malti a rejoint cette équipe enseignante peu après mais je ne l'ai pas eu comme enseignant.

Les programmes reproduisaient les programmes français avec toutefois déjà – de 1963 à 1966, dates de ma licence –, des adaptations conséquentes : étude du Voyage en Orient, de la tradition arabo-andalouse dans la littérature française et particulièrement *Le Fou d'Elsa* qui venait d'être publié ou de la poésie algérienne de combat sur laquelle Jacqueline Lévi-Valensi et Jamel-Eddine Bencheikh enquêtaient, nous enseignant les résultats de leur travail qui donna une anthologie non rééditée, *Diwan algérien*⁶. Ils nous ouvraient aussi l'esprit à des écrivains en traduction comme ce fut le cas de cours mémorables sur Bertolt Brecht faisant écho aux expériences théâtrales que nous pouvions suivre au TNA, au Petit Théâtre de la rue Mogador (inoubliable expérience de la pièce expérimentale, *La condition de la femme en Algérie*), ou sur les marches devant la Bibliothèque universitaire par des étudiants amateurs.

J'eus le privilège d'entamer ma carrière universitaire en octobre 1967, conjointement à l'ENS de Kouba et à la Faculté des Lettres avec certains d'entre eux qui me mirent le pied à l'étrier comme Jean-Pierre Vivet et Micheline Hanne ; Denise Brahimi faisait également partie de cette équipe. Cette première génération enseignante disparut au cours des années 70, reprenant une carrière en France, laissant la place à des coopérants dont la raison d'être là était toute autre, économique surtout, très « neutres » vis-à-vis de l'Algérie et très occupés à faire du tourisme. Il y avait encore quelques « coopérants militaires » « VSNA », dans les différentes sections de langues qui conservaient le même engagement que celui de la première vague. Mais ce furent aussi les années – fin des années 60 et début des années 70 –, où les enseignants algériens étaient recrutés.

La nécessité d'élaborer de nouveaux programmes adaptés aux objectifs du pays et à ses besoins se faisait sentir et nous en discussions autour de Kamel Mahieddine Malti, grammairien de haute volée et musicien et musicologue bien connu des privilégiés⁷. Sans doute pour parfaire la formation des jeunes enseignants qui l'entouraient et des étudiants encore peu nombreux, il prit l'initiative d'inviter pour des missions d'enseignement des collègues français de la trempe de la première vague comme Jean-Claude Chevalier qui vint plusieurs fois. Mai 1968 avait fait bouger la pesanteur des Belles Lettres en France et nous bénéficions des retombées les plus fructueuses pour redéfinir nos programmes : on conviendra qu'on ne pouvait longtemps reproduire à l'identique les programmes français, dans ce domaine de l'enseignement particulièrement sensible de l'enseignement de cette langue. Grâce à Malti aussi, lorsqu'il devint Inspecteur Général de Français, ce qui se faisait à

⁶ J. Lévi-Valensi et J.-E. Bencheikh, *Diwan algérien*, Alger, SNED, 1967. (La Poésie algérienne d'expression française de 1945 à 1965 – Etude critique et choix de textes).

⁷ Cf. un témoignage : culture.dz.lesnews.tk/2011/04/kamel-malti... Il a participé à l'ouvrage collectif, *Saint Augustin, une mémoire d'Algérie*, Somogy éditeur, 2003.

l'université n'était pas coupé de l'antériorité scolaire et nous participions à l'élaboration de nouveaux instruments de travail pour le secondaire⁸.

Ce fut une époque d'enthousiasme et de discussion. De beaucoup de travail aussi car il fallait mener de front cours à préparer, premiers mémoires de recherche à encadrer et redéfinition des programmes. L'équipe enseignante se retrouvait souvent prise entre deux feux. D'une part, la difficulté pour les enseignants de français en poste – Français, Algériens, Canadiens ou d'autres nationalités –, d'envisager une refonte profonde de leurs pratiques enseignantes bousculant le « panthéon » d'écrivains acquis tout au long de leur formation et d'exercices estampillés ; d'autre part, la hiérarchie universitaire se déclinant elle-même en deux directions : sur place à la faculté, une surveillance constante des nouvelles propositions suspectes, a priori, parce que venant d'enseignantes de français, susceptibles étant donné leur spécialité, de ne pas transmettre « nos » valeurs nationales, et les instances du ministère imposant des « experts » – français le plus souvent –, sollicités pour mettre au point un programme de « français scientifique et technique » rejetant en portion congrue toute approche culturelle et littéraire de cette langue française vue dans son homogénéité « métropolitaine ». Cette équipe, et celles d'autres universités comme Constantine et Oran, parvinrent à mettre ce « français scientifique et technique » comme une option possible et non comme dominante et logique d'une formation.

Trois accents étaient mis pour rénover cet enseignement : les techniques d'expression écrite et orale autres que les exercices habituels consacrés dans le système français ; l'enseignement de la linguistique et l'introduction de ce que l'on nommait alors « les littératures du Tiers monde », littératures en français dont les œuvres et les problématiques étaient proches de la littérature algérienne qui était aussi introduite de façon conséquente ainsi que des problématiques fortes concernant les questions culturelles de l'Algérie et les pays du Sud. Ce dernier accent rencontrait le plus de réticence et se discutait directement au ministère, avec le ministre, en même temps que se discutait le choix électif fait par les mêmes enseignants pour leurs représentants⁹. Pour l'anecdote, un haut responsable nous dit : « Ainsi vous voulez enseigner les œuvres complètes de Sékou Touré »... pour disqualifier notre proposition alors que la personne citée n'était pas écrivain. Ces pesanteurs diverses, inconscientes pour ceux

⁸ J'ai, pour ma part, élaboré un manuel sur *Le Bachelier de Jules Vallès*, Alger, IPN (Institut Pédagogique National), 1972-1973, 98 p., utilisé dans les classes du secondaire parallèlement à d'autres manuels sur *Germinal* d'E. Zola et *L'Incendie* de M. Dib.

⁹ Concentrant mon propos sur une réflexion sur l'enseignement du français, je ne m'attarderai pas sur les modes de désignation par le haut de responsables du département. Nous défendions les élections et une direction collégiale, mais, par deux fois, on nous imposa un « écrivain » revenu au pays pour quelque temps, pour « rehausser le niveau » nous disait-on et qui accepta d'être nommé par la hiérarchie plutôt qu'élu par ses pairs. Ce furent des expériences limitées dans le temps.

qui n'avaient pas remis en question leur propre formation et qui adhéraient à une conception du patrimoine littéraire franco-centrée dans le sens le plus conservateur ; conscientes pour ceux qui, voulant imposer un français scientifique et technique, pensant garder un outil linguistique en le débarrassant de toute charge idéologique vue comme une charge unilatérale de l'idéologie coloniale en ce qui concerne le français, ont occasionné de nombreux débats et ralentissements et se répercutaient dans des soutenances de mémoire ou des journées d'étude refusées.

Mais ce furent des débats passionnés et passionnants qui nous firent avancer dans notre propre réflexion sur la langue en général, sur le français en particulier : ses liens avec l'Histoire, la société, les cultures mais aussi et surtout sur l'autonomie à faire fructifier pour donner tout son sens à cette si belle expression de Kateb Yacine, ce « butin de guerre ». En ce sens de nombreuses lectures, celle de Fanon mais celle aussi de nombreux penseurs et analystes des ensembles littéraires nous aidaient à avancer. Nous cherchions aussi à mettre en relation les œuvres algériennes en langue française et celles en langue arabe (en traduction) recevant même leurs écrivains comme Abdelhamid Benhadouga ou d'autres.

Les années 80 furent celles d'une certaine stabilisation des programmes au département de français avec une ouverture résolue aux sciences du langage et à une dominante des littératures non consacrées dans le centre parisien, mesure implicite de toute discussion sur les corpus littéraires de langue française ; choix d'œuvres littéraires et de problématiques en synergie avec les préoccupations de la société algérienne, partie des cultures du Sud dominées à l'échelle internationale par les cultures du Nord et qui dûment inscrites dans les programmes de l'université algérienne participaient à une autre définition des enjeux d'une formation refondue consciemment en langue et littérature françaises. Toute cette rénovation pédagogique s'appuyait sur des recherches nombreuses dont la partie visible fut les divers colloques organisés au département de français de l'université d'Alger puis de Bouzaréa – où nous avons été « déménagés » -, et dont la liste et les conditions de leur tenue seraient trop longues à rappeler¹⁰. Nous participions aussi à des colloques dans d'autres universités du pays, à des cours bloqués quand les enseignants étaient en nombre insuffisant¹¹ et nous écrivions dans la presse et avons tenté la création d'une revue, *Kalim*, à notre Institut des

¹⁰ Cf. la bibliographie.

¹¹ C'est ainsi qu'est née ma première étude sur *L'Étranger* d'Albert Camus, enrichie des réactions et remarques de l'équipe enseignante et des étudiants d'Alger et d'Annaba. Christiane Achour, *Un étranger si familier*, Alger, ENAP, 1985.

Langues étrangères¹². Grâce à l'OPU, ils trouvaient un canal d'édition¹³, comme les ouvrages pédagogiques et méthodologiques mis au point et dont certains servent encore actuellement¹⁴. Le début des années 90 imposait une nouvelle refonte des programmes car les étudiants s'inscrivant en français n'avaient plus, pour le plus grand nombre d'entre eux, le niveau linguistique pour suivre une formation supérieure en français qui ne peut se réduire à une formation « français langue étrangère ». Il était très difficile de transmettre un programme exigeant à des étudiants qui s'inscrivaient en français plus par défaut que par choix. De plus, les effectifs qui avaient toujours été importants, avaient véritablement explosé.

Ce dont je veux témoigner ici, pour les trente années où je fus actrice de l'université d'Alger, ce sont les efforts constants accomplis malgré et contre les pesanteurs diverses pour faire émerger dans le département de français, des programmes fondamentalement différents de ceux de l'université française dont nous héritions et pour s'approprier une langue, outil ambivalent de promotion et d'empêchement dans nos pays à partir d'une véritable analyse de la colonisation dont les indépendances n'ont pas annulé les effets d'un coup de baguette magique mais dont elles ont assuré la possibilité de vraie remise en cause. Tous nos efforts ont, en grande partie, réussi à montrer qu'on pouvait instaurer en ce lieu une autonomie, un renouvellement et une prise en compte des recherches littéraires et linguistiques internationales, permettant d'avancer et de transmettre autrement. Nous avons voulu repenser les représentations en réfléchissant aux aliénations issues du colonialisme et outiller ainsi notre réflexion sur les enjeux de l'universel. Fanon a montré combien la disparition de la colonisation était seule à même d'assurer un rééquilibrage des échanges entre les peuples car le statut colonial verrouille l'échange quelle que soit la bonne volonté des partenaires. On peut en avoir un écho tangible dans la conclusion de son intervention au Congrès de 1956 à la Sorbonne, « Racisme et culture », où il écrit : « La culture spasmée et rigide de l'occupant, libérée, s'ouvre enfin à la culture du peuple devenu réellement frère. Les deux cultures peuvent s'affronter, s'enrichir [...] L'universalité réside dans cette décision de prise en charge du relativisme réciproque de cultures différentes une fois exclu irréversiblement le statut colonial. » Cette affirmation est à mettre en relation avec la conclusion des *Damnés de la*

¹² *Kalim*, Revue de langue et littérature de l'Université d'Alger, n°1, octobre 1982. Elle eut 6 numéros.

¹³ Néanmoins, on peut voir en bibliographie, la différence entre la date du colloque et celle de sa publication qui témoigne des difficultés rencontrées sur lesquelles je ne m'appesantirai pas.

¹⁴ Il faut aussi rappeler le travail de réédition des œuvres en langue française et traduites que fit l'ENAG, Reghaïa où les enseignants furent sollicités pour des préfaces introduisant à l'auteur et à l'œuvre. J'ai écrit ainsi, de 1987 à 1992, les préfaces pour la trilogie de J. Vallès, pour *Colomba et autres nouvelles* de Mérimée, pour *Légendes et chansons de geste canaques* de Louise Michel, toute l'œuvre de Mouloud Feraoun sauf *La terre et le Sang* préfacé par Mouloud Mammeri, pour *Les Misérables* et *Bug-Jargal* de V. Hugo et *La Pharisienne* de F. Mauriac. Ces rééditions mirent les œuvres à disposition pour le plaisir et la formation.

terre et avec la volonté de désaliénation des acteurs de ces cultures en présence, colonisés et colonisateurs. Seulement alors peut se définir un nouvel humanisme. En ce 50^{ème} anniversaire, il n'est pas inutile de rappeler dans quelle direction nous avons voulu travailler et continuons à le faire, sous l'impulsion de penseurs qui ont encore à nous dire.

Bibliographie annexe

Christiane Achour, *Abécédaires en devenir - Langue française et colonialisme en Algérie*, Alger, Entreprise Nationale de Presse, 1985, 607p. Préface de Mostefa Lacheraf - (édition intégrale de la thèse de Doctorat d'Etat de janvier 1982)

Colloque et journées d'étude du Département de français de l'université d'Alger

Juin 1977 à juin 1989

- 1977 : *Réflexions sur la culture en Algérie*, Alger, OPU, 1984 (Journées d'étude de juin 1977)
1979 : *Balades dans la culture en Algérie en 1979*, Alger, OPU, 1984 (Journées d'étude de 1979)
1980 : *Ecritures et Histoire*, n°2-3, Juin 1981, *Kalim*, Revue de langues et littératures de l'Université d'Alger.
1982 : « Signes, sociétés, Histoire », Revue *L'Université*, Alger, OPU, juin 1985 (Colloque de 1982)
1983 : « Voyager en langues et en littératures », Alger, OPU, mars 1990, Journées d'étude mars 1983
1983 : « Journée d'Hommage à Frantz Fanon » organisée par la Division de français, le 25 septembre 1983, *Kalim*, n°4, 1984 (imprimé par le CRIDDSH d'Oran).
1984 : *Les discours étrangers*, Alger, OPU, février 1986, (Colloque du Département de français, mars 1984).
1984 : *Novembre dans les lettres étrangères*, Alger, OPU, 1986, (journée du 30 octobre 1984).
1986 : *Discours en-jeux*, Alger, OPU, 1992, (Colloque du Département de français d'avril 1986).

Non édités avant 1994 (date de la fin de mon témoignage)

- 1977, Stage de Pédagogie des langues, Alger, Institut des Langues étrangères (26-31 mars)
1987 : « Mythes, paroles d'hier et d'aujourd'hui »
1988 : « Plaisirs en texte »
1989 : « Enfances »
: Journée d'hommage à Naguib Mahfoud, organisée par le département de français de l'Institut des langues étrangères, 27 février 1989
: « Lumières et révolution », Journée d'étude en partenariat avec le Musée des Beaux-arts d'Alger, 31 mai 1989

Manuels et ouvrages pour l'enseignement

- Lectures critiques*, Alger, OPU, 1977, 293 p. rééd. en 1981 et 1990.
Entre le roman rose et le roman exotique, La Chrysalide de Aïcha Lemsine, Alger, Entreprise Nationale de Presse, 1978, 78 p.
Un étranger si familier, lecture du récit d'A. Camus, Alger, Entreprise Nationale de Presse, 1985, 94 p.
Convergences Critiques - Introduction à la lecture du littéraire, en collaboration avec Simone Rezzoug, Alger, Office des Publications Universitaires, 1990, 326 p. Deuxième édition en 1996 et une 3^{ème} ensuite.